

# MÉTHODES ET DÉBATS

## LANGUE ET CORAN: UNE LECTURE SYRO-ARAMÉENNE DU CORAN

PAR

CLAUDE GILLIOT

Christoph LUXENBERG, *Die syro-aramäische Lesart des Koran*. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache, Berlin, Das Arabische Buch, 2000, 14,5×21 cm., IX+311 p., 49 DM.

L'étude révolutionnaire de C.L., intitulée : *Lecture syro-araméenne du Coran*, dont le sous-titre est : *Contribution au déchiffrement de la langue du Coran*, ne devrait pas passer inaperçue. Toutefois, avant de la présenter, il convient de la replacer dans le cadre des recherches et des théories sur la langue et le style du Coran. C'est pourquoi ce compte rendu sera divisé en cinq parties : 1. Quelques thèses sur la langue du Coran. 2. L'écriture arabe et «l'histoire» de la rédaction du Coran. 3. Restituer le «Coran primitif» (l'entreprise de Günther Lüling). 4. La lecture syro-araméenne du Coran de C.L. 5. Perspectives.

### 1. *Quelques thèses sur la langue du Coran*<sup>1</sup>

La langue du Coran, malgré les progrès faits dans la recherche, donne toujours de la tablature aux philologues. Non qu'elle serait «inimitable», car «l'inimitabilité» supposée du Coran est un article de foi qui entraîne l'adhésion de qui y croit, et un linguiste ne saurait le faire sien, mais parce qu'il s'y trouve des formes et des structures qui entrent difficilement dans le système de l'arabe dit «classique», ou de l'arabe tout court. Ces *rara* ou expressions idiomatiques furent la cause que,

---

<sup>1</sup> Plusieurs de ces thèses et d'autres sur «l'arabe classique» et la langue de la poésie orale arabe sont présentées et discutées, in Michael Zwettler, *The Oral tradition of classical Arabic poetry*, Columbus, Ohio State University Press, 1978, chap. III, p. 97-187.

dans l'une de ses contributions publiée en 1910, Theodor Nöldeke<sup>2</sup> pouvait écrire : «Le bon sens linguistique des Arabes les a presque entièrement préservés de l'imitation des étrangetés et faiblesses propres à la langue du Coran»<sup>3</sup>. Venant de l'auteur de la monumentale *Histoire du Coran*<sup>4</sup>, remaniée et considérablement augmentée par Friedrich Schwally (1863-1919), Gotthelf Bergsträsser (1886-1933) et Otto Pretzl (1893-1941)<sup>5</sup>, cela donnait à réfléchir. Pourtant il maintint que, en dépit d'occurrences dialectales, cette langue était «l'arabe classique» ; ce en quoi, il fut suivi par la plus grande partie des islamologues, dont Régis Blachère (1900-1973) et Rudi Paret (1901-1983), pour ne mentionner que des traducteurs du Coran, et ce jusqu'à nos jours, avec des exceptions notables.

Le comte Carlo von Landberg<sup>6</sup> et surtout Karl Vollers<sup>7</sup>, entre autres,

<sup>2</sup> Theodor Nöldeke 1836-1930 ; v. Johann Fück, *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts*, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1955, p. 217-20 ; Enno Littmann, *Ein Jahrhundert Orientalistik. Lebensbilder aus der Feder von Otto Littmann und Verzeichnis seiner Schriften*, zum achtzigsten Geburtstag am 16. September 1955 zusammengestellt von Rudi Paret und Anton Schall, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, p. 52-62.

<sup>3</sup> Th. Nöldeke, «Zur Sprache des Korâns», dans *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, Strassburg, 1910, p. 22 [p. 1-30]/*Remarques critiques sur le style et la syntaxe du Coran*, Traduit avec une postface par G.-H. Bousquet, Paris, Maisonneuve, 1953, p. 34 [49 p.]

<sup>4</sup> Rappelons que Th. Nöldeke écrit d'abord : *De Origine et compositione surarum qoranicarum ipsiusque Qyranî*, Göttingae, 1856, VI+102 p., puis : *Geschichte des Qorâns*. Eine von der Pariser Académie des Inscriptions gekrönte Preisschrift, Göttingen, Verlag der Dieterischen Buchhandlung, 1860, XXXII+359 p., texte entièrement remanié et considérablement augmenté de sa thèse en latin soutenue à Goettingue, le 6 juin 1855. L'édition allemande est dédiée à son maître Georg Heinrich August Ewald (1803-75), l'un des «Sept» professeurs de la Georgia Augusta Universität de Goettingue, dont les frères Grimm, Jakob et Wilhem, qui furent congédiés en 1837 pour avoir fait des remontrances au roi de Hanovre, Ernst August, lui reprochant s'avoir supprimé la constitution de 1833.

<sup>5</sup> V. Successivement Fück, *op. cit.*, p. 315, 311, 315, Theodor Nöldeke, [GdQ, I-III] *Geschichte des Qyrân [L'histoire du Coran]* : I. *Über den Ursprung des Qyrâns [L'origine du Coran]*, bearbeitet [remanié par] von Fr. Schwally, Leipzig, 1909<sup>2</sup>, XII+262 p. ; II. *Die Sammlung des Qyrâns [La collecte du Coran]*, völlig umgearbeitet [entièrement remanié et revu par] von Fr. Schwally, Leipzig, 1919<sup>2</sup>, VII+224 p. ; III. *Die Geschichte des Korantexts [L'histoire du texte du Coran]* von G. Bergsträsser und O. Pretzl, Leipzig, 1938<sup>2</sup>, XII+351 p., index ; réimpr. Hildesheim/NY, G. Olms, 1970, III en 1.

<sup>6</sup> Landberg (Carlo, puis Graf von Landberg-Hallerberger, Comte de ; 1848-1924), *La langue arabe et ses dialectes*. Communication faite au XIV<sup>e</sup> Congrès des orientalistes à Alger, Leyde, E.J. Brill, 1905, 2+3+83 p. Sur cet arabisant qui, entre autres, étudia les dialectes arabes, à propos duquel J. Fück écrit : «il lui manquait une formation de base et une discipline dans la méthode, et son séjour exceptionnellement long en Orient ne put compenser ces lacunes», v. Fück, *op. cit.*, p. 307-308. Il est l'auteur notamment de : *Étude sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, I-II, Leyde, Brill, 1901-1913 ; *Critica Arabica*, I-II in 1, Leyde, Brill, 1886-1888, ouvrage qui fut continué par *Arabica*, III-V, Leiden, Brill, 1895-1898.

<sup>7</sup> Karl Vollers (1857-1909 ; Fück, *op. cit.*, p. 240), *Volkssprache und Schriftsprache im alten*

s'illustrèrent dans un courant opposé. Selon ce dernier, en effet, l'origine de la langue coranique se trouverait dans un dialecte de l'Arabie occidentale, de La Mecque ou de Médine, disons plutôt «une *koinè* vernaculaire», revue pour être adaptée à une poésie qui, elle, était attrayante. En effet, selon Vollers : «Si l'on ne pouvait rien opposer aux révélations et aux constructions historiques du "prophète", il en allait autrement dans le domaine de la langue. Ici il était possible de mettre en regard des énoncés mal assemblés et des rimes lourdes du livre venant du ciel, et une littérature poétique qui, elle, charmait par sa forme et par son contenu, et qui était, depuis des générations, le joyau et la fierté de tout un peuple»<sup>8</sup>.

De son côté, l'excellent sémitisant d'origine irakienne, Alphonse Mingana<sup>9</sup>, défendit, dans un article paru en 1927<sup>10</sup>, l'idée de l'influence du syriaque, et donc de l'araméen, sur le style du Coran, jetant ainsi un pont entre la thèse de Vollers et celle de Nöldeke. Malheureusement cette tentative ne retint pas toute l'attention qu'on eût pu espérer pour elle, en partie parce qu'elle allait à l'encontre de trop d'idées reçues sur la langue coranique, mais aussi à cause d'une certaine insuffisance dans l'argumentation et du nombre réduit des exemples produits.

## 2. *L'écriture arabe et «l'histoire» de la rédaction du Coran*

Pour comprendre la suite qui est en liaison avec la tentative inachevée de Mingana, il convient de rappeler quelques données sur l'évolution de l'écriture arabe<sup>11</sup>. Car initialement, elle n'était pas munie des

---

Arabien [*Langue populaire et langue littéraire dans l'ancienne Arabie*], Strasbourg, K.J. Trübner, 1906, 2+227.

<sup>8</sup> Vollers, *op. cit.*, p. 180, traduit par nous.

<sup>9</sup> Alphonse Mingana, fils du Père Paul Mingana, né à Mossoul, le 23 décembre 1881, mort le 5 décembre 1937, à Birmingham. Il fut élève, puis professeur de syriaque (1902-10) au séminaire syro-chaldéen de Mossoul dirigé par les pères dominicains. Il s'établit en Angleterre en 1913, il fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la John Rylands Library de Manchester, poste qu'il occupa jusqu'en 1932. Là, il prit la charge de conservateur de la collection des manuscrits Mingana à la Selly Oak Colleges Library ; sur lui, v. C.P. Groves, «Dr. Alphonse Mingana», *MW*, XXVIII (1938), p. 186-88.

<sup>10</sup> Alphonse Mingana, «Syriac influence on the style of the Kuran», *Bulletin of the John Rylands Library*, 11 (1927), 77-98.

<sup>11</sup> Gruendler (Beatrice), *The development of the Arabic scripts. From the Nabatean area to the first Islamic century according to dated texts*, Atlanta, Scholars Press («Harvard Semitic Studies», 63), 1993. Cf. c.r. de F. Scagliari, *Orientalia* (Rome), 63 (1994), p. 294-297.

points appelés «diacritiques» dont sont maintenant marquées certaines consonnes de l'alphabet arabe pour distinguer et fixer la valeur exacte des signes consonantiques qui prêtaient à confusion. Ainsi, entre autres exemples, le même *ductus* (tracé) consonantique pouvait se lire *b*, *t*, *ṭ* (interdentale), *n*, ou *ṭ* long ; *d* ou *ḍ* (spirante interdentale) ; *ṭ* (*t* emphatisé) ou *z* (*z* emphatisé) ; *ʿ* (fricative laryngale) ou *ġ* («*r* grasseyé de Paris) ; *f* ou *q* (occlusive glottale), etc. De plus, les voyelles brèves n'étaient pas écrites, et les longues, pas toujours. Il s'ensuivait que l'écriture était figurée par un simple support consonantique que, le plus souvent, l'on ne pouvait lire que si l'on connaissait déjà le texte. Cela se constate jusqu'à nos jours dans d'anciens manuscrits du Coran, et notamment dans les fragments sur parchemin, découverts en 1972 dans la Grande Mosquée de Sanaa, et étudiés par deux universitaires allemands, Hans-Caspar Graf von Bothmer et Gerd-Rüdiger Puin<sup>12</sup>. Des vingt-huit lettres de l'alphabet arabe, faut-il le rappeler, seules sept ne sont pas ambiguës. Dans les plus anciens fragments du Coran, estime-t-on, les lettres ambiguës constituent plus de la moitié du texte, et ce n'est qu'occasionnellement qu'elles sont pourvues de points diacritiques<sup>13</sup>.

Il en est résulté, l'on s'en douterait à moins, une riche littérature des variantes du texte coranique qui est conservée et éditée<sup>14</sup>. Toutefois ces différentes lectures ou leçons (*variae lectiones*, en arabe *qirā'āt*) qui nous sont parvenues, car il y en avait probablement bien d'autres, ne conduisent pas, en général à des divergences notables d'acception.

Toujours pour entendre ce qui suit, il faut également faire un détour par «l'histoire» ou réputée telle, de la rédaction du Coran<sup>15</sup>. En effet,

<sup>12</sup> Hans-Caspar Graf von Bothmer, Karl-Heinz Ohlig und Gerd-Rüdiger Puin, «Neue Wege der Koranforschung» [«Nouvelles voies pour la recherche coranique»], *Magazin Forschung*, Universität des Saarlandes, 1/1999, p. 33-46.

<sup>13</sup> G.-R. Puin, «Über die Bedeutung der ältesten Koranfragmente aus Sanaa (Jemen) für die Orthographiegeschichte des Korans», in Hans-Caspar Graf von Bothmer *et al.*, dossier cité, p. 37c.

<sup>14</sup> V. bibliographie in Rudi Paret, «*Ḳirā'āt*», *EI*, III ; Régis Blachère, *Introduction au Coran*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1947, p. 103-135 ; 'Abd al-'Āl Sālim Makram et Ahmad Muḥtār 'Umar, *Mu'ğam al-qirā'āt al-qur'āniyya*, I-VIII, Koweït, *Dāt al-salāsīl*, 1402-1405/1982-1985.

<sup>15</sup> V. *GdQ*, II, p. 1-121 ; Blachère, *Introduction au Coran*, *op. cit.*, p. 1-70 ; Alford T. Welch, «al-*Ḳur'ān*», *EI*, V, p. 405-411 [l'ensemble, p. 401-431] ; Harald Motzki, «The collection of the *Qur'ān*. A reconsideration of Western views in light of recent methodological developments», *Der Islam*, 78 (2001), p. 1-34 ; Gilliot, *Histoire de la rédaction du Coran*, à paraître ; Gānim Qaddūrī al-Ḥamad, *Rasm al-muḥḥaf*. *Dirāsa luġawīyya ta'rīḥīyya*, Bagdad, al-Laġna al-waṭāniyya li-l-iḥtifāl bi-maṭla' al-qarn al-ḥāmis 'aṣar al-ḥiġrī (imprimé au Liban, Mu'assasa al-Ṭibā'a al-'arabiyya), 1402/1982, 822+5 p., p. 91-152.

selon la tradition musulmane, à la mort de Mahomet en 632, le Coran n'existait pas dans sa forme actuelle, en ce sens qu'il avait pas encore été collecté en un volume. Des passages ou des sourates entières en auraient été sus par cœur ; mais un nombre réduit de Compagnons de Mahomet, quatre ou six, l'auraient maîtrisé «entièrement» dans leur mémoire. Des fragments en auraient été aussi écrits sur des matériaux disparates allant du parchemin, à l'omoplate de chameau ou au stipe de palmier, etc.

Une première recension du texte aurait été effectuée par le premier calife Abū Bakr. Mais la recension la plus importante aurait été celle du troisième calife, 'Uṭmān (644-656), qui aurait ordonné que l'on détruisît les autres versions. Cela n'empêcha pas que des lectures divergentes continuassent à circuler dont l'usage fut codifié par la suite ; il est loisible au musulman de les utiliser pour l'interprétation du texte, mais non dans la récitation ou lecture canonique. Certains des Compagnons de Mahomet, dont Ibn Mas'ūd, s'indignèrent de cette entreprise, mais finirent, prétend-on, par s'y ranger. Il va sans dire que nous avons résumé ici des récits souvent divergents et remplis de contradictions qui n'échappent point au lecteur averti : versets manquants, disparus, supprimés ou oubliés ; telle sourate beaucoup plus longue «à l'origine» que celle que nous connaissons ; tel scribe somnolant durant l'exercice de sa fonction (selon une tradition attribuée à 'Ā'īša), etc<sup>16</sup>.

Cela dit, le codex uthmanien n'était pourvu ni des voyelles (*i.e.* absence de *scriptio plena*, et donc *scriptio defectiva*), ni des points diacritiques sur le *ductus* consonantique dont il a été question. Cette «lacune» ne fut comblée que plus tard. Le diacritisme est, semble-t-il, attesté pour quelques lettres autour de 704 ; dans le Coran, il semble avoir définitivement acquis droit de cité au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

### 3. Restituer le «Coran primitif»

Cela étant entendu, l'on saisira mieux combien les recherches d'un sémitisant d'Erlangen, Günter Lüling, représentent une rupture totale avec les idées de Nöldeke et de ceux qui les suivirent. Toutefois son point de départ est moins l'article de Mingana que les travaux philologiques

<sup>16</sup> V. Cl. Gilliot, «Les traditions sur la mémorisation et la composition/coordination du Coran (*ġam'* et *ta'līf*) et leur ambiguïté», à paraître dans les Actes du *Göttinger Kolloquium über das Ḥadīṭ*, Göttingen, Seminar für Arabistik, 3-4 novembre 2000.

<sup>17</sup> Blachère, *Introduction au Coran*, *op. cit.*, p. 99.

de Vollers, et peut-être surtout la volonté d'illustrer par l'exemple coranique la justesse, selon l'auteur, des travaux de deux spécialistes du judéo-christianisme ancien, les théologiens protestants libéraux Martin Werner (1887-1964) et Hans-Joachim Schoeps (1909-1980), autrefois recensés et critiqués par le cardinal Jean Daniélou (1905-1974)<sup>18</sup>. Selon Lüling, dans son ouvrage intitulé *Sur le Coran primitif. Éléments pour la reconstruction des hymnes préislamiques chrétiens dans le Coran*<sup>19</sup>, une partie du Coran provient d'hymnes chrétiens qui étaient en circulation dans un milieu arien avant Mahomet et qui ont été remaniés en y intégrant des motifs arabes anciens. Dans un deuxième ouvrage, *La redécouverte du Prophète Muhammad*, Lüling voulut montrer que le fondateur de la nouvelle religion était parti d'un «islam abrahamique, chrétien primitif», c'est-à-dire judéo-chrétien (tel que Werner concevait le «judéo-christianisme» ancien), et l'avait associé à un «paganisme arabe ancien, ismaélite et dépourvu de représentations icôniques (*anikonisch*)» pour combattre «le christianisme hellénistique». Si les thèses de Lüling furent presque passées sous silence par les islamologues, c'est très certainement parce qu'elles étaient peu conventionnelles et que son analyse philologique n'était pas toujours assurée, mais aussi peut-être parce qu'il paraissait sortir du cadre académique, invitant les musulmans à retourner à ce «Coran primitif».

Cela dit, l'essentiel de son entreprise, réussie ou non, il appartient à chacun d'en juger, reposait sur une méthode intéressante qui consistait à corriger le diacritisme et le vocalisme de la Vulgate coranique, dite «codex othmanien», en s'appuyant sur des informations extra-coraniques, comme la poésie préislamique de laquelle le Père Louis Cheikho (1859-1927) pensait qu'elle aurait été en grande partie chrétienne<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Werner (Martin), *Die Entstehung des christlichen Dogmas problemgeschichtlich dargestellt*, Berne/Leipzig, P. Haupt, 1941, XXI+730 p. (1954<sup>2</sup>) ; Schoeps (Hans-Joachim), *Theologie und Geschichte des Judentums*, Tübingen, Mohr, 1949, 526 p. ; cf. Compte rendu de Jean Daniélou, in *RSS*, XXXVI (1949), p. 604-608.

<sup>19</sup> G. Lüling, *Über den Ur-Qurân. Ansätze zur Rekonstruktion der vorislamisch-christlichen Stophenlieder im Koran*, 1974 ; deuxième édition, *Über den Urkoran...*, 1993 ; Id., *Die Wiederentdeckung des Propheten Muhammad. Eine Kritik am «christlichen Abendland»*, Erlangen, 1981 ; v. Cl. Gilliot, «Deux études sur le Coran», *Arabica*, XXX (1983), p. 16-37 [l'ensemble, p. 1-37]. Le premier ouvrage avait été précédemment recensé par Maxime Rodinson, in *Der Islam*, 54 (1977), p. 321-25.

<sup>20</sup> Louis Cheikho, *Šu'arā' al-naṣrāniyya fī l-ġāhiliyya*, I-II, Beyrouth, Maṭba'at al-abā' al-mursalin al-yasū'iyyin, 1890 ; réimpr. Dar el-Machreq, 1967<sup>2</sup> ; I-VI, Le Caire, Maktabat al-Ādāb, 1982, 24+982 p.

#### 4. *La lecture syro-araméenne du Coran de C.L.*

Et voici que, plus de soixante-dix ans après la parution de l'article du grand maître syriacisant de Manchester et près de six lustres après la sortie du livre de l'universitaire d'Erlangen, un sémitisant, excellent connaisseur et de l'arabe, et du syriaque, écrivant sous le pseudonyme de Christoph Luxenberg, s'est décidé à livrer au public le fruit de ses recherches, dans un ouvrage qui ne devrait pas passer inaperçu et qui est intitulé : *Lecture syro-araméenne du Coran*, avec en sous-titre : *Contribution au déchiffrement de la langue du Coran*<sup>21</sup>.

Si Luxenberg se réclame de Mingana (p. 3-4), on est étonné de ne le point voir mentionner le nom de Lüling. Pourtant il a en commun avec lui, sur le plan de la méthode et de la technique textuelle, de procéder dans bien des cas à la correction du diacristisme et du vocalisme de la Vulgate coranique, essentiellement dans des textes de la période mecquoise de Mahomet. Mais là s'arrête, dirons-nous, la comparaison avec l'entreprise de Lüling, car celle de Luxenberg est à la fois uniquement philologique et dépourvue de toute visée théologique ou polémique, et méthodologiquement plus rigoureuse que celle de son prédécesseur.

C.L. prend pour point de départ la situation linguistique qui a dû régner dans l'Arabie de Mahomet durant les premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle. Les signes équivoques de l'alphabet arabe en usage à cette époque pouvaient, en effet, comme nous l'avons vu, donner lieu à différentes lectures (p. 15-19). Mais, d'autre part, le syro-araméen était alors la langue de culture dominante dans toute l'Asie occidentale, et il considère qu'elle a dû exercer une influence sur les autres langues de la région qui n'étaient pas encore des langues d'écriture. Nous ajouterons que La Mecque avait des contacts avec la ville de Ḥīra, nom araméen, qui était située dans le sud de l'Irak actuel, et qui était un siège épiscopal dès 410<sup>22</sup>. De plus, selon certaines sources musulmanes,

---

<sup>21</sup> V. les recensions suivantes : Rainer Nabelek, «Weintrauben statt Jungfrauen : Zu einer neuen Lesart des Korans», *INAMO* (Informationsprojekt Naher und Mittlerer Osten) (Berlin), 23/24 (Herbst/Winter 2000), p. 66-72 ; Id., «Weintrauben statt Jungfrauen als paradiesische Freude», 17 pages, version longue du compte rendu précédent, envoyée par e-mail par la rédaction de la revue INAMO ; Mona Naggar, «Wie aramäisch ist der Koran ? Ein provocatives Buch zur Deutung "unklaren" Stellen», *NZZ* (*Neue Zürcher Zeitung*), 3 avril 2001, p. 54 ; Karl-Heinz Ohlig (Professeur à l'Université de Saarbrücken), «Eine Revolution der Koran-Philologie», deux pages sur Internet : [http://ekir.de/cairo/NOK2001/Info\\_Luxenberg.htm](http://ekir.de/cairo/NOK2001/Info_Luxenberg.htm)

<sup>22</sup> Sur les chrétiens de Ḥīra, v. Jean Fiey (Jean), *Jalons pour une histoire de l'Église en*

les habitants de Ṭāʾif et les Qoreïchites ont appris «l'art d'écrire» des chrétiens de cette ville, et le premier Qoreïchite à l'apprendre aurait été Sufyān b. Umayya<sup>23</sup>.

Dans sa tentative d'élucider les passages linguistiquement controversés du Coran, Luxenberg procède par étapes, selon une méthode toute de rigueur. Il consulte tout d'abord le grand commentaire coranique de Ṭabarī (m. 923) et le *Lisān al-ʿArab*, afin de vérifier si les traducteurs occidentaux du Coran n'ont pas omis de tenir compte de l'une ou l'autre explication plausible proposée par des commentateurs ou des philologues arabes. Il cherche ensuite à lire sous la structure arabe un homonyme syro-araméen qui aurait un sens différent, mais qui conviendrait mieux au contexte. Si cela ne se peut faire, il procède à un premier changement des points diacritiques qui, le cas échéant, auraient été mal placés par les lecteurs arabes, afin de parvenir à une lecture arabe plus idoine. Si cette démarche n'aboutit toujours pas, il effectue un second changement des points diacritiques, en vue de parvenir éventuellement à une lecture syro-araméenne, cette fois, plus cohérente. Si toutes ces tentatives ont échoué, il fait appel à un ultime recours : déchiffrer la vraie signification du mot apparemment arabe, mais incohérent dans son contexte, en la retraduisant en syro-araméen, pour déduire du contenu sémantique de la racine syro-araméenne le sens le mieux adapté au contexte coranique (p. 10-15).

La rigueur de la méthode est indéniable, et comme l'auteur y conjoint une insigne maîtrise et de l'arabe, et du syriaque, il réussit à élucider bon nombre d'expressions réputées «obscurées», et maints passages mal lus ou mal compris et à propos desquels personne n'avait encore fleuré le melon sous la queue! La moisson est abondante, et il conviendra dans chaque cas d'éprouver le froment qui en est issu, mais, en de

---

*Iraq*, Louvain, (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. Subsidia), 36), (Corpus scriptorum Christianorum orientalis, 3/10), 1970, XII+154 p., dans l'index des noms de lieux ; ʿĀrif ʿAbd al-Ġanī, *Taʾrīḥ al-Ḥīra fī l-ġāhiliyya wa l-islām*, Damas, Dār Ruknān, 1414/1993, 867 p., p. 471-492 ; p. 45-74, sur les couvents et les églises. Moins développé : Yūsuf Rizq Ḡanīma, *al-Ḥīra, al-madīna wa l-mamlaka al-ʿarabiyya*, Bagdad, Maktabat Nakūr al-ḥadīṭa, 1936, 353 p., p. 31-52. Gustav Rothstein, *Die Dynastie der Laḥmiden in al-Ḥīra. Ein Versuch zur arabisch-persischen Geschichte zur Zeit der Sasaniden*, Berlin, Verlag von Reuther & Reichard, 1899, VII+152 p., p. 18-28, pourra être consulté, mais doit être complété, et parfois revu, par les données de Fiey et de Ḡanīma.

<sup>23</sup> A. Mingana, «The transmission of the Koran», *The Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society*, 1916, puis in *MW*, 7 (1917), p. 223-232 ; 402-414, ici p. 412/repris in Ibn Warraq (ed.), *The origins of the Koran. Classic essays on Islam's Holy Book*, Amherst (New York), Prometheus Books, 1998, 411 p., ici p. 112.



nombreux endroits, il convainc qu'il y a derrière le vocable ou le passage étudié une «variante» (disons une origine) syro-araméenne, *i.e.* syriaque.

L'on se bornera à donner un exemple qui illustrera la pertinence du travail de l'auteur, malheureusement ici sans sa démonstration philologique très soignée. Il s'agit de cette *crux interpretum* qu'est la sourate 108 (dite *al-Kawtar*, «L'Abondance») (p. 269-276). On y a mis en italique les vocables qui font problème :

En vérité, Nous t'avons donné *l'Abondance*.

Prie donc en l'honneur de Ton Seigneur et *sacrifie!*

En vérité, celui qui te *hait* se trouve être le *Déshérité* (traduction Blachère).

Tous les chercheurs, ou presque, reconnaissent que cela ne fait pas sens. Les exégètes musulmans, quant à eux, ont de très longs développements sur cette sourate qui montrent seulement leur embarras ; la rime et le sens du «mystère» aidant, ils y voient pourtant une merveille. Ils se perdent, entre autres, en conjectures et supputations sur *kawtar*, y voyant notamment le nom d'un des fleuves du paradis!

Cela devient dans la lecture syro-araméenne de Luxenberg :

Nous t'avons donné [la vertu] de la *persévérance* ;  
prie donc ton Seigneur et *persiste* [dans la prière] ;  
ton *adversaire* [Satan] est [alors] le *vaincu*.

A l'origine de cette courte sourate, se trouve une liturgie syriaque, réminiscence de la première épître de saint Pierre 5, 8-9, chez Luxenberg d'après le texte de la pshitta (traduction syriaque de la Bible), et qui est aussi la lecture de l'office des complies dans le bréviaire romain.

On pourrait produire également sa lecture de la sourate 96 (p. 276-285), à comparer avec celle de Lüling.

Mais c'est surtout la nouvelle compréhension et l'arrière-plan syriaque que Luxenberg donne de Coran 44,54 et 52,20, qui frappera les esprits (p. 238-240, avec des références aux Hymnes de saint Ephrem). En effet, «nous leur aurons donné pour épouses des Houris [vierges du paradis!]<sup>24</sup> aux grands yeux», devient après un labeur bien récompensé :

<sup>24</sup> Ce texte coranique a mis en branle l'imaginaire des musulmans, car le Coran dit d'elles qu'elles seront «gardées, vierges, coquettes, d'égale jeunesse» (Coran 56, 36-37) ; ces «vierges» dont l'hymen se refait (ou ne se défait pas) après chaque pénétration, constitueront l'une des récompenses du mâle musulman, et notamment de ceux qui sont tombés durant la «guerre sainte» ; v. A.J. Wensinck-[Ch. Pellat], «Hūr», *EL*, III, p. 601-602 ; Josef Horowitz (m. 1931), «Das koranische Paradies», Jerusalem, *Scripta Universitatis atque bibliothecae Hierosolymitanarum* (Orientalia et Judaica), 1 (1953), p. 1-16.

«Nous leur donnerons une vie facile sous de blanches et cristallines [grappes de raisin]»<sup>25</sup>.

Évidemment, il conviendra que des syriacisants et des arabisants ou islamologues examinent de près les nombreux passages et termes du Coran traités par C.L. pour décider de leur pertinence, mais ceux que nous avons mentionnés et d'autres encore nous ont convaincu de la justesse de sa démarche.

A ce stade, le lecteur se demandera comment Mahomet et certains de ses Compagnons auraient pu avoir accès à une écriture syriaque. Les rapports que La Mecque entretenait avec Hira et la ville d'Anbar<sup>26</sup> auraient leur place ici, ainsi que les relations de La Mecque avec la Syrie araméenne. De plus, une tradition attribuée à Mahomet donne à penser ; Luxenberg en cite une des versions, mais de seconde main ; nous en donnons une autre d'après une source. En effet, selon l'un des scribes des révélations échues à Mahomet, Zayd Ibn Tābit : «L'Envoyé de Dieu dit : "Il me vient des écrits (*kutub*), et je ne veux pas que tout un chacun les lise, peux-tu apprendre l'écriture de l'hébreu, ou bien il dit du syriaque?". Je dis : "Oui", et je l'appris en dix-sept-jours!»<sup>27</sup>. Pourquoi ne pas penser que celui qui contribua aussi à l'édition du Coran sous 'Uthmān, et, dit-on, aussi dès le califat de Abū Bakr, savait déjà le syriaque.

Nous ne sommes pas le premier à poser le problème. En effet, le célèbre théologien mu'tazilite Abū l-Qāsim al-Balḥī (al-Ka'bī, m. 319/931) prend position, dans son ouvrage critique sur les traditions et les traditionnistes, sur une des informations suivantes : «Les Qoreïchites écrivaient, mais les Auxiliaires n'écrivaient pas, l'Envoyé de Dieu ordonna donc à ceux qui n'avaient pas de biens d'apprendre l'écriture à dix musulmans, parmi lesquels Zayd b. Tābit». Et Ka'bī de poursuivre : «J'interrogeai donc à ce sujet des gens versés dans la science de la vie du Prophète, entre autres Ibn Abī l-Zinād, Muḥammad b. Šāliḥ (m. 252/866) et 'Abd Allāh b. Ğafar, qui récuserent cela fermement, disant : Comment aurait-on appris l'écriture à Zayd qui l'avait apprise avant que l'Envoyé de Dieu ne vînt (à Médine)? En effet, il y avait plus de gens sachant écrire (*kuttāb*) à Médine qu'à La Mecque. En fait,

<sup>25</sup> Fruit eschatologique par excellence, à la base du vin, non moins eschatologique !

<sup>26</sup> M. Streck-[A.A. Duri], in *EI*, I, p. 499-500.

<sup>27</sup> Ibn 'Asākir, *Tārīḥ Dimāšq* [I-LXXX, éd. Muḥibb al-Dīn al-'Amrawī, Beyrouth, Dār al-Fikr, 1995-2000], XIX, p. 303, avec une dizaine de versions différentes, p. 302 sqq.

lorsque vint l'islam à La Mecque, il s'y trouvait déjà une dizaine de gens sachant écrire, et lorsque ce fut le tour de Médine, il s'en trouvait déjà vingt, parmi lesquels Zayd b. Ṭābit, lequel écrivait l'arabe et l'hébreu ; étaient également du nombre, Sa'd b. 'Ubāda, al-Mundir b. 'Amr, Rāfi' b. Mālik, etc.»<sup>28</sup>.

On fait remarquer dans les sources qu'Ibn Mas'ūd n'aurait su que quelque quatre-vingt-dix sourates à l'époque de la collecte(?)<sup>29</sup>. Il les aurait apprises de la bouche même de Mahomet, et ce, *dixit* Ibn Mas'ūd, «avant que Zayd b. Ṭābit ne se fit musulman», ou alors qu'il n'était qu'un gamin «ayant toupet» ou deux mèches (*du'āba* ou *du'ābatān*) ou «deux mèches de cheveux» (des papillotes, signe de sa judaïté), jouant avec des gamins<sup>30</sup>. Ibn Mas'ūd avait appris quatre-vingt-dix sourates de Mahomet, et il les savait parfaitement, avant que Zayd ne se fit musulman. Il déclare donc sans sourciller : «Je suis le plus savant des Compagnons de l'Envoyé de Dieu dans le Livre de Dieu»<sup>31</sup> ! Ou plus clairement encore sur l'origine juive de Zayd et sur sa fréquentation de l'école juive : «Zayd b. Ṭābit était encore un juif avec ses deux mèches de cheveux»<sup>32</sup>, ou encore : «Il était encore à l'école (*kuttāb*) avec sa mèche de cheveux»<sup>33</sup>.

En effet, il était très certainement juif, ou du moins fréquenta l'école juive de Médine<sup>34</sup>.

<sup>28</sup> Ka'bi, *Qābūl al-aḥbār*, éd. M. Abū 'Amr al-Ḥusayn b. 'Umar b. 'Abd al-Raḥīm, I, Beyrouth, Dār al-Kutub al-'ilmiyya, 1321/2000, p. 202. (l'ensemble comporte deux volumes).

<sup>29</sup> Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ Dimašq, Ğuz'* 39 (de 'Abd Allāh b. Mas'ūd à 'Abd al-Ḥamīd b. Bakkār), p. 80-81.

<sup>30</sup> Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ Dimašq, Ğuz'* 39, *op. cit.*, p. 87, 88-90 ; cf. *Mustadrak*, II, p. 228, l. 16-8.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 86.

<sup>32</sup> Ibn Šabba, *Ta'rīḥ al-Madīna*, III, p. 1008.

<sup>33</sup> Ibn Hanbal, *Musnad*, I, p. 405/IV, p. 58, n° 3846 ; Lecker, «Zayd b. Ṭābit, 'a Jew with two sidelocks' : Judaism and literacy in Pre-Islamic Medina (Yathrib)», p. 259-60, d'après Ibn a. l-Ḥadīd, *Šarḥ Nahḡ al-balāḡa*, XX, p. 26, l. 1-2 ; cf. Gilliot, «Collecte ou mémorisation du Coran», à paraître, § 20 ; Id., «Un non-musulman et un chercheur occidental face au Coran», *art. cit.*, p. 41-44, notamment sur la scène dans laquelle on rapporte au Prophète que Zayd savait «dix-sept sourates». Nous y émettons l'hypothèse appuyée par d'autres déclarations rapportées dans les sources, selon laquelle ce pouvait être autre chose que du Coran (*qur'ān* vient d'ailleurs du syriaque), e.g. des passages des écritures juives ou chrétiennes.

<sup>34</sup> V. Michael Lecker, «Zayd b. Ṭābit, 'a Jew with two sidelocks' : Judaism and literacy in Pre-Islamic Medina (Yathrib)», *JNES*, 56 (1997), p. 259-73 ; repris dans *Jews and Arabs in Pre- and Early Islamic Arabia*, Aldershot, Ashgate, Variorum (CS 639), 1999, n° III.

A cela, il conviendrait d'ajouter que selon la tradition musulmane, le cousin de Ḥadiġa, Waraqa Ibn Nawfal, lisait les livres saints ; mais aussi que les Qoreïchites prétendaient que Mahomet se faisait instruire par des esclaves juifs ou chrétiens. Mais cela ne fait pas partie de l'entreprise de Luxenberg, laquelle est, encore une fois, strictement philologique. Il travaille actuellement à un second ouvrage que l'on attend avec impatience!

### 5. *Perspectives*

Le Coran se donne à voir comme une révélation venue directement de Dieu et la tradition musulmane, comme on devrait s'y attendre, est soucieuse d'enraciner l'idée que ce Coran est constitué des *ispsissima verba Dei* (les paroles mêmes de Dieu). Reprenant et analysant ici un certain nombre de récits de l'historiographie musulmane ancienne (et il en est beaucoup d'autres), nous constatons que l'histoire du Coran (en amont) ne correspond pas tout à fait à la représentation que l'historiographie et les théologiens musulmans voudraient nous faire partager. Le Coran avant de devenir le texte que nous connaissons est passé par des avatars, y compris, en amont, par les informateurs de Mahomet<sup>35</sup>, qui, à notre avis, «reprennent de leur actualité» après le travail de Luxenberg.

Tout d'abord avant la délivrance orale des révélations par Mahomet qui très certainement était informé des écritures juives et chrétiennes, par voie orale ou par la voie des traductions syriaques de la Bible, ou par celle de textes syriaques<sup>36</sup> extra-bibliques. Ce à quoi il faudrait ajouter le canal de la tradition éthiopienne, directement ou par l'intermédiaire de l'Arabie heureuse qui avait d'étroites relations avec l'Éthiopie.

Le Coran (ou plutôt les diverses révélations délivrées par Mahomet) a encore connu de nombreux avatars avant d'être collecté en un «codex», mais même lorsque cela fut fait, le texte a encore pu être transformé, étant donné que les premiers exemplaires furent écrits dans une écriture arabe primitive ne comportant pas de voyelles et dont les consonnes ayant le même tracé (*ductus*) n'étaient pas marquées des points

<sup>35</sup> Claude Gilliot, «Les "informateurs" juifs et chrétiens de Muhammad. Reprise d'un problème traité par Aloys Sprenger et Theodor Nöldeke», *JSAI*, 22 (1998), p. 84-126.

<sup>36</sup> A la ville de Hira, déjà mentionnée, il faudrait ajouter Anbar, située sur la rive gauche de l'Euphrate, à 62 kilomètres de la future Bagdad, avec laquelle La Mecque avait des relations ; M. Streck-[A.A. Duri], «al-Anbar», *EI*, I, p. 499-500.

diacritiques permettant de les désambigüiser. A cela s'ajoutèrent probablement des corrections faites par les premiers grammairiens et philologues, qui étaient le plus souvent aussi des «théologiens-juristes» (*fuqahā'*)<sup>37</sup>. Depuis quelques années s'affine en nous, à la lecture critique des sources, l'idée que le Coran est en partie le fruit d'un travail collectif, le travail de C.L. nous renforce dans cette direction de recherche<sup>38</sup>.

---

<sup>37</sup> Nous n'avons pas mentionné l'important ouvrage suivant : John Wansbrough, *Qur'anic Studies. Sources and methods of Scriptural interpretation*, Oxford University Press, 1977, XXVI+256 p. Selon lui, le Coran tel que nous le connaissons ne peut être daté avant le début du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire/IX<sup>e</sup> de l'ère chrétienne. Cette datation paraîtra trop tardive. Cela dit, cette étude magistrale a attiré l'attention sur le processus de venue au jour progressive du texte coranique.

<sup>38</sup> V. Cl. Gilliot, «Un verset manquant du Coran ou réputé tel», in *En hommage au Père Jacques Jomier, o.p.* Études réunies et coordonnées par Marie-Thérèse Urvoy, Paris, Cerf («Patrimoines»), 2002, p. 73-100 ; Id., « Un non-musulman cultivé et un chercheur occidental face au Coran », à paraître dans la revue lyonnaise *Lumière et Vie* ; Id., «Le Coran, fruit d'un travail collectif?», à paraître dans les actes du Symposium international «Al-Kitāb. La sacralité du texte dans le monde de l'Islam», Leuven, 29 mai-1<sup>er</sup> juin 2002.